

Paola Starocci

Comunità di Sant'Egidio

La globalización y la convivencia en una Europa de las culturas y las religiones

Deseo agradecer a los organizadores de este seminario por la invitación a participar, así como a la Fundación La Caixa por su apoyo al mismo. Van a disculpalme pero mi español es muy reducido y paso a hablar en francés con la ayuda de la traducción.

Le mot globalisation est sur toutes les lèvres, et les rayonnages des bibliothèques se remplissent de textes traitant de ce sujet. Il est difficile de définir la globalisation, mais notre génération a un privilège : elle peut dire qu'elle a rencontré personnellement ce qu'auparavant elle ne connaissait pas et ne vivait pas. En effet, à un moment donné, la globalisation est entrée dans la

vie de tous : nous l'avons rencontrée. La prochaine génération, née dans ce contexte, ne pourra pas percevoir avec autant d'acuité la nouveauté qu'elle représente. La globalisation est apparue, au milieu d'un cortège d'acclamations, comme la pleine réalisation du long processus de la modernité.

De fait, après un premier accueil enthousiaste, son aspect problématique s'est très vite imposé, plus encore la difficulté à habiter ce nouveau cadre. Il ne s'agit

pas seulement d'un problème réservé à des personnes qui avaient été habituées à vivre autrement. Le saut accompli au cours des années Quatre-vingt-dix à partir du monde d'avant 1989 a été rapide et profond. Les limites évidentes d'un univers séparé par des frontières bien fermées, entre l'empire d'Orient et l'empire d'Occident, pour utiliser ces expressions-là, se sont effacées, tandis que, dans le sud du monde, était apparu, selon l'intuition du démographe Alfred Sauvy en 1952, le dit Tiers Monde, une aire immense, magmatique, traversée par les influences de l'Est et de l'Ouest. Les frontières constituent une limite, mais elles entourent aussi un monde. Avec l'avènement de la globalisation, ces frontières sont tombées et l'on est retrouvé en pleine océan. L'idée de l'État bien identifié par une nation, par exemple l'État social, est entrée en crise.

Le dépaysement Francis Fukuyama, pour citer un des auteurs les plus connus, a vu dans la globalisation la victoire du marché qui apportait partout la paix et la liberté ; c'était, en somme, la fin de l'histoire telle qu'elle avait été conçue. Il ne fait aucun doute que le marché a triomphé, tout comme il est indéniable que l'aspect économique-financier a acquis un caractère prédominant.

Mais les résultats obtenus n'ont pas été ceux espérés. L'optimisme d'une globalisation providentielle a été démenti.

D'aucuns ont parlé d'un monde marqué par un modèle occidental américain, qu'ils ont appelé Mc World. Notre univers reste toutefois compliqué et, par certains aspects, conflictuel et peu respectueux de la liberté. Giulio Tremonti, homme politique italien, homme de réflexion, utilise l'expression « mercatisme », version dégénérée du libéralisme, pour définir le système actuel de relations du

monde-marché global. En attendant, – et c'est un fait de grande portée historique en 2001, la Chine, avec son immense marché, ses fragilités et ses ressources, est entrée dans l'OMC, la grande organisation du commerce mondial. Économiquement, le monde s'est unifié comme jamais auparavant dans l'histoire, surtout en tant que marché, mais aussi en tant que système de communications de tous types, qui fait qu'il est de plus en plus difficile d'exercer une dictature totale sur une partie du monde.

Pourtant, dans ce monde globalisé, l'homme et la femme, les peuples vivent cette condition que Todorov désigne bien comme un « dépaysement ». Telle est la quadrature que je voudrais souligner : l'homme et la femme de la globalisation sont souvent dépayés. Zigmunt Bauman a consacré diverses réflexions aux conséquences de la globalisation sur les personnes et sur leur

solitude. Je voudrais seulement en évoquer brièvement quelques-unes : la prédominance de la dimension du consommateur sur le citoyen, mais aussi l'affaiblissement de la dimension nationale, la crise de la représentation et de la politique, la crise même de la ville. Mais surtout, dans le monde global, prévaut un sentiment d'insécurité face à des vents froids qui viennent de

loin (qu'il s'agisse des crises financières, des migrants ou d'autres phénomènes encore).

Pourtant, jamais dans l'histoire, le monde n'a été aussi sûr. Bauman conclut :

« l'insécurité actuelle ressemble à la sensation que pourraient éprouver les passagers d'un avion qui découvrent que la cabine de pilotage est vide ... ».

L'auteur fait-il référence à l'absence d'un projet partagé, tel qu'en portaient partiellement les univers idéologiques d'avant 1989, ou bien à la dimension quotidienne de la vie, exposée aux vents froids d'un monde sans frontières ?

Alain Touraine, spécialiste de la société postindustrielle, a publié un livre en 2004, dont le titre a été traduit de manière significative en italien : La globalisation et la mort du social. Un des effets de cet univers aux frontières élargies est l'individualisme, qui a desserré les liens sociaux

et communautaires et qui a déraciné les mouvements de masse (typiques du 20^e siècle). Bauman insiste : « Ce n'est pas le fait d'être ensemble, mais le fait de s'éviter et le fait d'être séparé qui sont devenus les principales stratégies de survie dans les mégapoles contemporaines... ».

C'est la crise qui affecte bien des modèles communautaires, depuis les partis de masse historiques jusqu'à la ville, en passant par la famille elle-même, entendue comme dimension de l'existence. Tout cela se réalise comme un mouvement tendanciel dans notre société, capable de cohabiter avec des institutions et des modèles de vie d'hier sans déverrouiller les cadres juridiques ni les réalités concrètes des pratiques sociales. Il s'agit en somme d'une révolution

anthropologique silencieuse dont il n'est pas facile de décrire la nouveauté.

Globalisation et choc des civilisations Enquêter sur ces problèmes et d'autres encore pourrait nous entraîner loin du thème proposé.

Il est vrai par ailleurs que le monde global n'a pas créé une « cosmopole ». Il n'a pas créé non plus, soit dit en passant, une société pire que celle de la guerre

froide, aussi conflictuelle. Mais la société qu'il ébauche n'est pas une société ordonnée. Face à une économie globalisée, le monde apparaît multipolaire, sans pouvoir régulateur, réparti dans différentes régions du monde. A l'optimisme du triomphe de la liberté a correspondu dans les années 1990 un pessimisme réaliste, dont Samuel Huntington s'est fait le propagateur : notre monde, dans son intime composition, serait destiné à l'affrontement entre des univers caractérisés par une identité constituée de la religion, de la culture et de l'histoire. C'est en somme, la théorie bien connue du choc des civilisations et des religions qui, le 11 septembre 2001, connaîtrait une confirmation saisissante du défi que constitue le terrorisme islamiste global pour l'Occident.

C'est le côté tragique de la globalisation, qui a conduit à une succession d'actes terroristes inhumains, mais aussi à la réponse militaire en Afghanistan et en Irak. Il va sans dire que la théorie du choc des civilisations a été une tentative d'expliquer de façon simple la complexité du monde global, en reprenant des thèses déjà soutenues entre les deux guerres. Il suffit de penser au Déclin de l'Occident d'Oswald Spengler, publié après la première guerre mondiale, qui fait un large recours à la catégorie de civilisation pour en souligner la mise à mal.

L'historien Arnold Toynbee avait réfléchi sur le rapport entre l'Occident et les autres civilisations. Le moment où Huntington a proposé sa thèse était fortement porteur d'un besoin d'orientation. Devant un champ aussi largement ouvert, d'où la menace vient-elle ? Nombreux étaient ceux qui voulaient entendre dire à haute voix ce que Huntington avait écrit. Les orphelins de la lutte contre le communisme le souhaitaient, qui étaient à la recherche d'un nouvel ennemi et de nouveaux barbares. J'ai plaisir à signaler – c'est un hommage à la culture

catholique française- que dans les années Trente déjà, les Semaines Sociales des catholiques français à Versailles tinrent une session dédiée aux conflits de civilisation, en identifiant différentes civilisations, parmi lesquelles les civilisations musulmane, soviétique, juive. La thèse

défendue était que le christianisme transcendait les civilisations comme force de pacification.

Globalisation et religion

Notre catholicisme a depuis longtemps fait ses comptes avec la réalité et la catégorie de la sécularisation, moins avec la nouvelle catégorie de la globalisation. Danièle Hervieu-Léger, prenant acte de la laïcisation, puis sécularisation et enfin exculturation du catholicisme

français, a déclaré il y a quelques années : Catholicisme, la fin d'un monde. Après les premiers temps de ferveur postconciliaire, notre catholicisme européen a été parcouru par le sentiment d'un déclin inévitable. Plus de modernité, moins de religion : telle semblait être la loi de l'histoire. Pourtant –je tiens à le dire-, aujourd'hui le problème n'est pas tant la sécularisation,

qui privatise le christianisme et le relègue aux marges de la vie sociale. Au contraire, malgré la réalité de la sécularisation, nous pourrions parler d'une revanche de Dieu, comme le dit Gilles Kepel avec bien d'autres auteurs. Certes, la société est sortie de Dieu. Cela, Émile Poulat l'explique depuis des années. Depuis

plus de deux siècles, elle n'a plus sa référence en Dieu, dans le Dieu de l'Église et du Credo. Mais elle est largement habitée par le religieux et par de

nombreuses religions. En réalité, au cours du 20e siècle, un changement radical est intervenu dans le monde chrétien, qui ne va pas dans le sens de son extinction : en cent ans, la communauté religieuse pentecôtiste

et indépendante est passée de zéro à un demi-milliard de fidèles, tandis qu'au 21e siècle globalisé ses effectifs croissent de façon vertigineuse. Le pluralisme pentecôtiste, en termes de communautés, de théologies et de structures, se fonde sur l'autonomie de l'individu, dans des formes qui correspondent tout à fait à la globalisation. L'individualisme fait en sorte que l'on recherche son bonheur « religieux » dans une communauté qui répond à ce besoin dans le cadre d'un véritable marché des religions. Nous le voyons dans le sud du monde. Du reste, la facilité des migrations dans le monde globalisé a amené des chrétiens d'autres pays à habiter dans nos sociétés européennes, si bien qu'en Angleterre la présence au culte d'immigrés dépasse de très loin celle des anglicans.

Or ce n'est pas la seule conséquence de la globalisation sur le christianisme. Dans notre catholicisme, nous pouvons constater une attitude contraire à la globalisation. Plus encore, bien que de grands catholiques aient été à l'origine de l'Union européenne, il existe aujourd'hui une pensée hostile à l'Europe parmi les catholiques et les évêques, au prétexte que l'Union introduirait des modèles familiaux, sexuels, sociaux, opposés aux modèles traditionnels.

Considérer la menace comme un élément venant de l'extérieur ou de loin est typique d'un certain intransigeantisme catholique. Il en irait ainsi, par exemple, de l'islamisation de l'Europe. Du reste, une sensibilité analogue se fait jour dans différents milieux orthodoxes, qui proposent à nouveau des valeurs nationales et religieuses. Dans un catholicisme peu attentif à la culture, on risque de faire abstraction de la globalisation ou de s'y opposer sans la comprendre.

Dans la confrontation avec un processus de déracinement globalisant, on rappelle que le christianisme est constitutif des racines nationales. Après les menaces apportées par la sécularisation domestique, la globalisation risque-t-elle de constituer un problème encore plus grave pour l'Église ?

Je crois qu'il est nécessaire de s'interroger sur les formes que prend et

les problèmes que soulève le fait de vivre en chrétien dans un monde qui a changé. Nos catégories n'ont-elles pas vieilli ?

La globalisation n'est pas une si grande surprise.

Je voudrais rappeler que notre globalisation n'est pas la première de l'histoire, même si elle est très originale et vaste. Notre histoire en a connu d'autres. L'Église en a connu d'autres. Je rappellerais la conquête des Amériques avec ses effets de métissage culturel et de diffusion du catholicisme. A sa manière, le christianisme est apparu comme une globalisation de la foi audelà

des frontières ethniques, linguistiques et culturelles. A l'ère du colonialisme – qui était lui aussi une globalisation-, les chrétiens se positionnèrent à leur manière en réalisant la croissance missionnaire des Églises catholiques et protestantes.

Jean Chrysostome, entre le 4e et le 5e siècle, commente ainsi l'Évangile de Jean :

« Que veulent dire ces paroles : 'Pour rassembler et réunir ceux qui sont proches, et ceux qui sont éloignés (Jean XI, 52) ?' Il les a tous réunis en un seul corps - conclut-il : celui qui est à Rome regarde les Indiens comme ses membres. Quoi de comparable à une pareille société (sodalitium) ? » Dans ses chromosomes, le christianisme n'est pas une « société » étrangère ou opposée à la globalisation. Le Père de Lubac, parlant de la signification de « catholique », disait : « ce n'est pas une question de géographie ou de chiffres [...] c'est avant tout quelque chose d'intrinsèque à l'Église ». La vie catholique a souvent été une incitation à franchir les frontières d'un monde. Saint Augustin polémiquait avec les donatistes, qui négligeaient le monde parce qu'ils considéraient « les autres nations comme quasiment perdues » et réduisaient la vie à l'Afrique du Nord : « je ne sais, disait-il, qui, en Afrique, place des frontières à la charité ». L'Église à sa manière est une globalisation. Et elle a vécu dans différentes globalisations.

Mais nous ne pouvons pas être superficiels. Je voudrais dire que, dans le monde des chrétiens –

Paul VI parle d'eux comme « des experts en humanité »-, il y a eu une perception des transformations du monde dans un sens global. Je me permets de citer le grand patriarche orthodoxe de Constantinople, Athénagoras qui, en 1968, dans

un livre inoubliable avec Olivier Clément, un chef-d'oeuvre humaniste du 20e siècle, affirme que le monde contemporain s'unifie

(c'est le mot qu'il emploie). Clément insiste sur ce point : « Il y a d'une part l'avènement de l'homme planétaire dans une histoire devenue mondiale. Mais d'autre part, chaque peuple, sans doute pour échapper au caractère impersonnel de la civilisation industrielle, s'enracine dans son originalité... ». Il y a un grand défi à relever pour le patriarcat, que Clément définit comme un « amoureux de l'universel » : « Aujourd'hui le lointain devient physiquement proche. Il faut qu'il le devienne spirituellement ». Il y a une spiritualité à créer, qui ne soit pas exiguë, mais capable de répondre au défi de l'homme planétaire, et de nouvelles proximités à établir entre les mondes.

Le même Paul VI – nous sommes toujours dans les années Soixante- avait compris le processus d'unification à l'oeuvre au temps de la guerre froide. Dans son encyclique *Populorum progressio*, il avait parlé de « heurts de civilisation », mais aussi du nécessaire « dialogue sincère », « créateur de fraternité ». Du reste, le pape Montini devait, à mon avis, connaître les thématiques de Marshall McLuhan sur le village global et les communications. Pour sa part, le

cardinal Lustiger écrivait en 1987 : « Nous vivons dans une société qui s'est mondialisée et qui, en même temps, s'est segmentée, au fur et à mesure qu'elle s'unifie, dans des cultures qui s'opposent. Autrefois, les cultures différaient les unes des autres parce qu'elles ne se connaissaient pas et ne voulaient pas se connaître ; aujourd'hui, nous risquons d'arriver à l'affrontement parce que précisément elles se connaissent et deviennent communicantes ».

Un avenir problématique

Le monde contemporain se présente tiraillé entre un mouvement de rapprochement de personnes différentes et une différenciation conflictuelle, pour défendre ou créer sa propre identité, jusqu'aux conflits ethniques ou religieux. Pourtant les impulsions vers les « cosmopoles » sont puissantes : 50 000 avions survolent la planète, acheminant partout des passagers et des marchandises, 3 500 milliards de dollars sont échangés sur les marchés à la

vitesse de la lumière, 2 500 satellites gravitent autour de la terre véhiculant toutes sortes de nouvelles, l'anglais est parlé par un milliard et demi de personnes. Selon Jeremy Rifkin, dans *La civilisation de l'empathie*, nous vivons le pic historique de l'empathie globale. A son avis, le dépassement des identités religieuses amenées à se diversifier sous l'effet d'une pratique tolérante de la spiritualité serait aussi un motif de croissance. Le mouvement empathique serait-il la religion humaniste et spirituelle de demain ?

Pour revenir au sujet chrétiens et globalisation, on enregistre une fragilisation de l'Église dans les régions les plus développées, fruit non seulement de la sécularisation, mais aussi de la globalisation qui conduit à l'individualisation. La forte identité et la structure du catholicisme passeraient mal dans le monde du soft power, pour reprendre l'expression de Nye. Mais l'Église est-elle un hard

power ? Quel est son avenir ? Nous repensons à la phrase qui donnait son titre à la lettre pastorale du cardinal Suhard en 1947, Essor ou déclin de l'Église ?

La globalisation est très différente de la modernité sécularisée avec ou contre laquelle l'Église s'est retrouvée entre les 19e et 20e siècles. Elle n'est pas idéologique, mais elle n'est pas dépourvue de conséquences anthropologiques. Le catholicisme du passé pouvait concevoir des plans de résistance ou, au contraire, d'adaptation. Aujourd'hui, c'est différent. Cinquante ans après, le Concile constitue néanmoins une grande base pour le catholicisme dans le monde global, en dialogue avec tous ceux qui croient de façon différente, mais qui veut cultiver une identité théologique et ne pas être une parmi les grandes spiritualités contemporaines. Dans cette perspective, les chrétiens se souviennent que l'homme déraciné n'est pas l'avenir.

L'homme ouvert à l'avenir a des racines et des limites : « l'homme n'est réellement homme qu'en vertu de sa participation à une tradition » -affirme Hossein Nasr, chercheur iranien. Essor ou déclin de l'Église ? C'était sans doute plus simple à l'époque du vieux cardinal, mais l'issue semblait dramatique. Il n'est pas facile de répondre dans la complexité de la situation

présente. Le déclin est une réalité, mais une réalité souvent choisie par la communauté des croyants qui raisonne en termes d'effectifs, en fonction de vieux schémas et de logiques d'hier (pas seulement la logique de vaincre, peut-être même celle de perdre en restant peu nombreux

mais tranquilles et purs). Le point de départ pour le croyant - permettez-moi de le dire- est de se changer soi-même : le seul levier pour transformer le monde

que personne ne peut m'enlever (dit Martin Buber avec bien d'autres). Un saint orthodoxe de l'Athos, Silouane, affirmait :

« L'unité ontologique de l'humanité totale est telle que toute personne, qui surmonte en elle-même le mal, inflige une si grande défaite au mal cosmique, que les conséquences de cette victoire se répercutent de manière bénéfique sur les destinées du monde entier ».

La dimension spirituelle chrétienne est profondément liée à une dimension sociale –disait Clément-, autrement dit à la proximité humaine. Il y a une posture spirituelle et humaine du chrétien dans la globalisation, entre la proximité et l'universalisme. L'histoire des chrétiens se développe dans de nombreuses dimensions souterraines ou plus évidentes, mais, quelquefois,

elle se pose comme proposition culturelle pour notre temps.

C'est le cas, pour donner un exemple qui m'est cher, de ce qu'on appelle depuis 1986, l' « esprit d'Assise », image symbolique et réelle des religions (et des laïcs) les uns à côté des autres, et non plus les uns contre les autres. Dans cette vision, on compose la multiplicité du monde, mais on propose d'être ensemble en paix, non pas dans le métissage interreligieux et cosmopolite, mais fondé sur les racines spirituelles de chacun. C'est une image, germée de l'Église de Jean-Paul II, qui est significative à l'époque de l'affrontement : elle montre que l'avenir n'est pas l'affirmation de l'une ou de l'autre civilisation, mais l'affirmation de ce que j'appelle la civilisation du vivre ensemble. En effet, dans ce monde global, il est évident que l'on ne peut pas vaincre, contrôler, exercer son hégémonie. La civilisation du vivre ensemble est dans les chromosomes de ce christianisme qui

définit Dieu comme amour. Ce ne sont que de modestes réflexions dont je voudrais qu'elles nous accompagnent, alors que nous sommes au seuil d'une ère inexplorée, d'une autre saison historique de ce monde qu'Antonio Gramsci, original penseur marxiste italien du siècle passé, définissait « monde grand, beau et terrible ».

Muchas gracias